

Zeitschrift: Rote Revue : sozialistische Monatsschrift
Herausgeber: Sozialdemokratische Partei der Schweiz
Band: 30 (1951)
Heft: 3

Artikel: Où nous conduira la technique, à la catastrophe ou au bien-être?
Autor: Perret, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-336566>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ROTE REVUE

30. Jahrgang

März 1951

Heft 3

HENRI PERRET

Où nous conduira la Technique, à la Catastrophe ou au Bien-être?

Avez-vous réfléchi à cette inquiétante question: des millions d'hommes, mobilisés dans les cinq continents et formant des armées toujours plus nombreuses et toujours plus menaçantes, ne produisent rien. Et lorsque ces armées s'affrontent, comme en Corée, elles détruisent, avec les moyens les plus perfectionnés villes, villages, hameaux, répandant partout le feu, le sang, la souffrance et la mort.

Dans les usines du monde entier, d'autres millions d'êtres humains, hommes et femmes, travaillent fiévreusement à fabriquer fusils, mitrailleuses, tanks, avions, navires de guerre, tandis que d'autres encore, par légions, assurent les transports des armes, des munitions et des vivres.

Le reste des travailleurs doit produire assez pour nourrir, chauffer, vêtir, loger, l'ensemble de la population. Grâce aux progrès énormes du machinisme, on arrive donc, dans les circonstances les plus difficiles, à faire vivre, plus ou moins bien il est vrai, l'humanité entière, par le labeur d'une partie assez restreinte de ses membres.

Si toutes les forces concentrées sur la production maudite de guerre, étaient dirigées logiquement vers une production de paix, la famine, la misère, ces fléaux qui ont fait plus de mal que la guerre elle-même, seraient à jamais bannis de la surface de la terre, et les peuples connaîtraient un bien-être toujours grandissant. Jusqu'à présent, hélas, les hommes n'ont jamais su exploiter intelligemment les progrès techniques et scientifiques.

La production augmente dans tous les domaines à un rythme de plus en plus accéléré. L'humanité devient toujours plus riche, mais notre monde est si mal organisé que lorsque tous les réservoirs de la production débordent,

cela ne signifie pas sécurité et bien-être, mais trop souvent: chômage et misère.

Avant la guerre déjà, nombre d'économistes, de savants, d'ingénieurs, affirmaient que le progrès technique aboutirait bientôt à un chômage technologique terrible, à moins qu'on ait la sagesse de transformer profondément notre système économique. Ils citaient à l'appui de leurs affirmations des faits et des chiffres impressionnants:

Aux Etats-Unis, avec le même nombre d'ouvriers, la production automobile avait quintuplé en 15 ans et depuis lors, elle a progressé encore à pas de géant.

Un seul ouvrier surveillant la fabrication automatique de tuiles en faisait 400 000 par jour. La production d'ampoules électriques passait de 100 à plus de 3000 par jour et par ouvrier, mais depuis lors, une machine géante assure journellement, avec un seul surveillant, la fabrication de quelques centaines de milliers d'ampoules.

Grâce à la rationalisation, le personnel des chemins de fer diminuait, aux Etats-Unis de 250 000 unités en dix ans, malgré l'augmentation considérable du trafic. Tous les pays industriels enregistrent des résultats semblables, plus ou moins accentués suivant la valeur de leur équipement.

En 1920, la Bohême comptait 7 entreprises, employant 8000 personnes à fabriquer, chaque année 50 à 60 millions de bouteilles; 15 ans plus tard, 4 entreprises, comptant 1000 ouvriers au total, faisaient 100 millions de bouteilles dans le même temps.

En Suisse, l'industrie horlogère augmentait sa production de 15 pour-cent avec 10 000 personnes de moins.

En Allemagne, en 4 ans, la production augmenta de 33 pour-cent dans les mines de houille, 67 pour-cent dans les cokeries, 39 pour-cent dans l'industrie de la potasse, 50 pour-cent dans les aciéries. Américains, russes, allemands ont des hauts fourneaux d'une capacité de 1000 tonnes.

Et ce mouvement se poursuit toujours plus rapidement. On juge mieux de son importance et de ses conséquences en se reportant à quelque dizaine d'années en arrière, ce qui est fort peu dans la vie d'un peuple. En 1865, au moment où le monde entier suivait avec intérêt l'un des plus grands travaux de l'histoire: la percée du Canal de Suez, il fallait 4000 ouvriers pour transporter, à la brouette, des masses de terre que 5 ouvriers munis de pelles mécaniques modernes déplaceraient aisément avec beaucoup moins de peine aujourd'hui.

Dans l'industrie du fer, un ouvrier fait le travail qui aurait exigé 100 bras il y a 50 ans.

La machine s'installe en souveraine partout: à la campagne, comme à la ville, au bureau comme à l'usine. Elle laboure, herse, sème, récolte, moule le grain, traite les vaches comme elle coud, tisse, scie, rabote, lime, perce, creuse, transporte des matériaux, comme elle écrit et calcule plus vite et plus sûrement que les cerveaux humains les mieux organisés.

Avez-vous songé aux conséquences de l'augmentation de la production électrique? Un seul de nos bassins d'accumulation, celui de l'Etzel, dont la puissance est de 120 000 chevaux, fournit, avec une poignée d'hommes, plus d'énergie et par suite plus de travail que ne pourraient en produire, à la force des bras, tous les ouvriers et les paysans suisses.

Il y a en Amérique, en Russie, des usines électriques qui produisent plus d'énergie que n'en pourraient fournir tous les habitants de la France réunis. Certes, pour construire les barrages, les bâtiments, les turbines, les générateurs; pour faire les installations, il a fallu de la main d'œuvre, mais elle est presque insignifiante, comparée à celle que la nouvelle énergie économise. L'électricité produite dans notre petit pays seulement lance ses deux millions de chevaux dans les villes et dans les campagnes, fait marcher une multitude de machines qui toutes remplacent des hommes, au total des millions d'hommes.

Sous la poussée impérieuse de la «dernière» guerre, la technique et la science ont réalisé, en quelques années, et dans une infinité de domaines, des perfectionnements innombrables si bien qu'après la tourmente la production, par ouvrier, avait encore énormément augmenté. Dans l'une de nos usines où l'on venait de recevoir une nouvelle machine, un contremaître me disait avec orgueil: «elle fait en 40 secondes ce qui exigeait deux heures auparavant».

C'est un exemple entre mille.

Que sera-ce dans 10 ans si dans tous les domaines on produit encore plus avec moins de bras? Le monde connaîtra-t-il une crise technologique plus grave, plus tragique que toutes les précédentes, on aura-t-il la sagesse d'utiliser pour le bien des hommes ses ressources illimitées?

Produire assez, plus qu'assez pour assurer à l'humanité entière un standard de vie très élevé, y compris de larges loisirs, serait un jeu d'enfant, mais après avoir produit il faudrait répartir logiquement, équitablement, les richesses créées, par une organisation rationnelle (qui serait moins difficile à réaliser que les immenses organisations militaires actuelles) et cela dans un monde solidariste où le but de l'activité humaine ne serait plus le profit, mais le bien-être général.